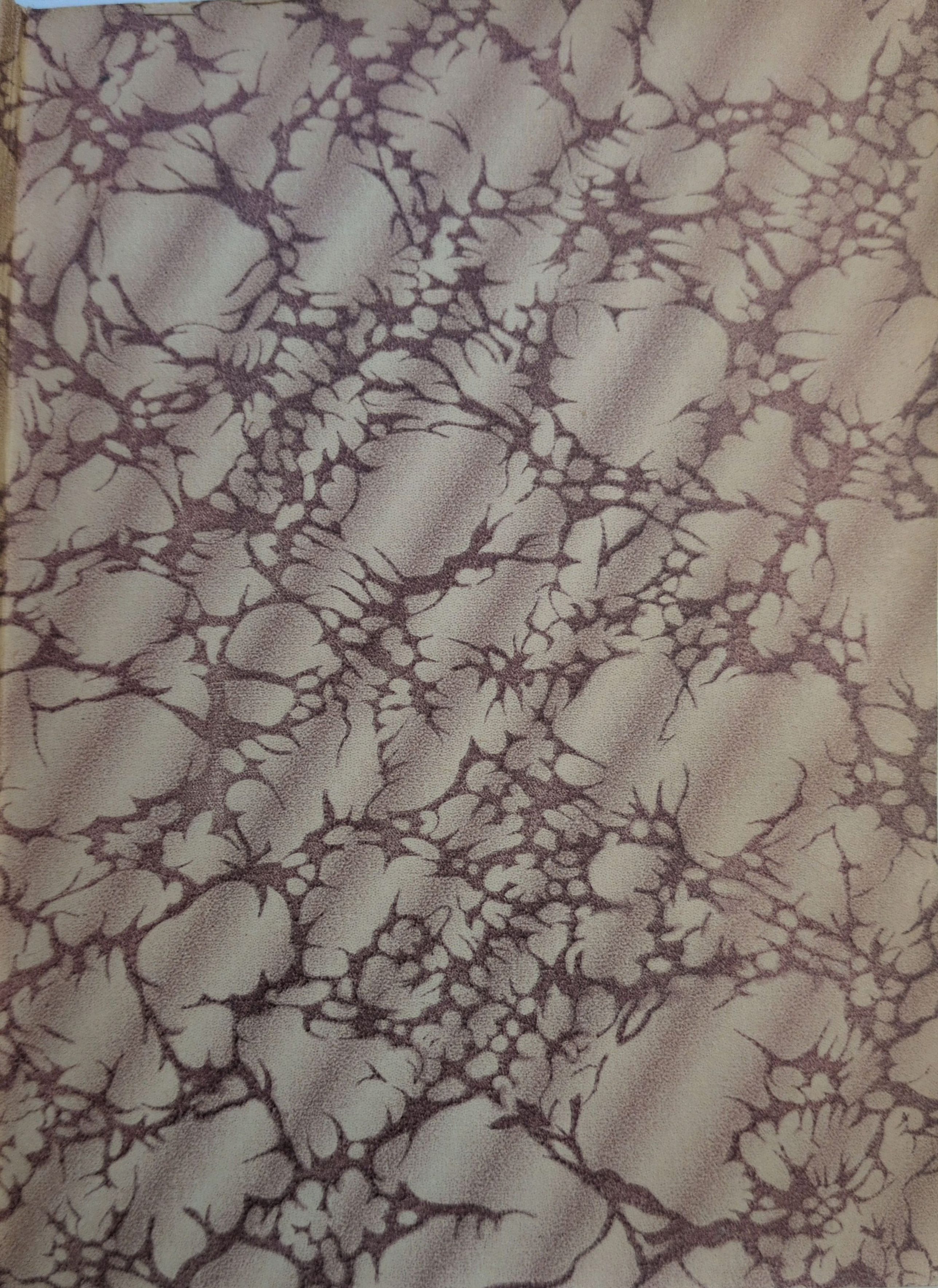
Margaret Carnegie
Library

MILLS COLLEGE
PRO CHRISTO ET MUNDO
S 1865 C 1885
CALIFORNIA



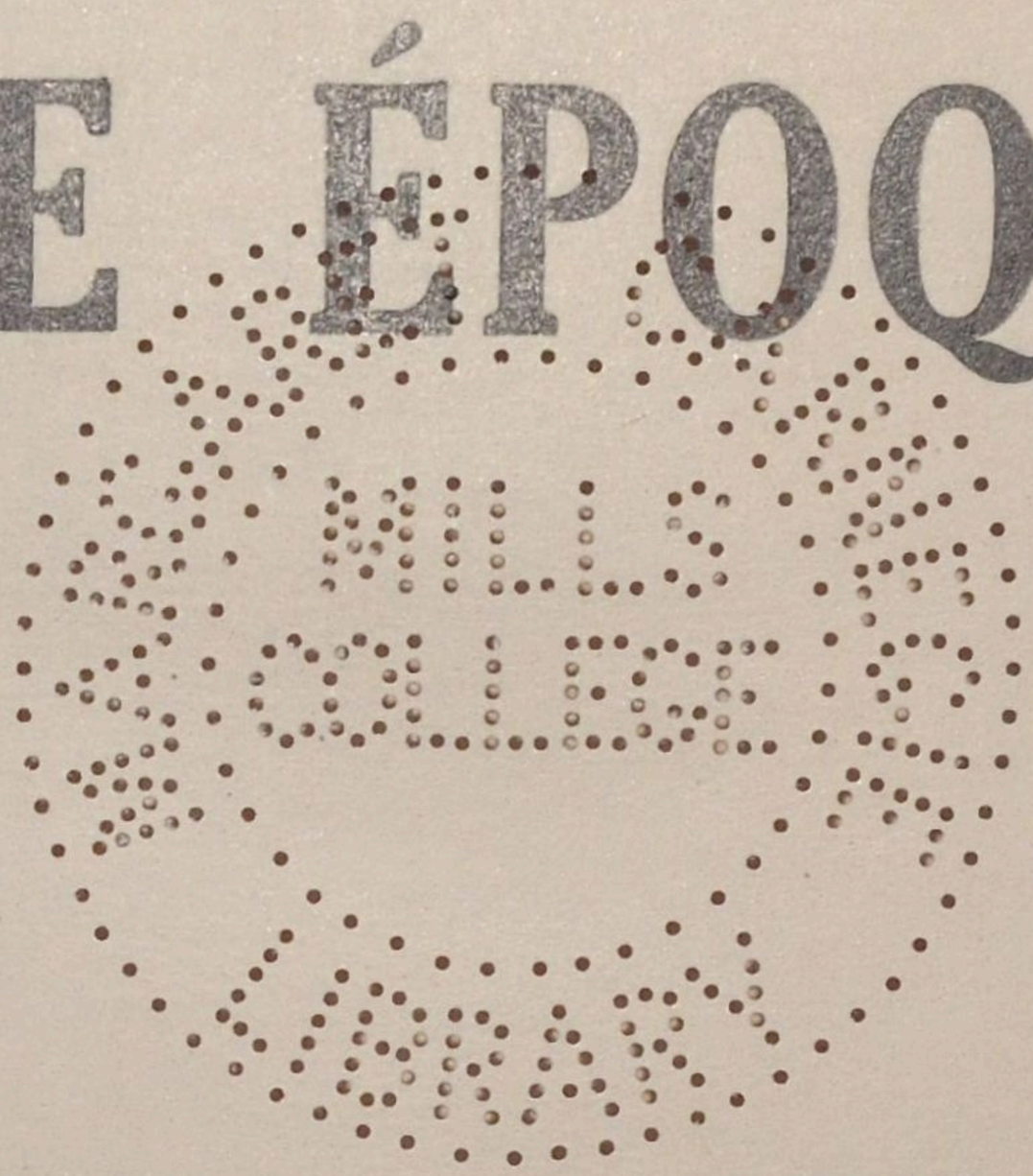
UNE ÉPOQUE

CE LIVRE A ÉTÉ TIRÉ A 718 EXEMPLAIRES, A SAVOIR : 1 EXEMPLAIRE PORTANT LE NUMÉRO 1 SUR JAPON IMPÉRIAL AVEC UN PORTRAIT ORIGINAL INÉDIT DE L'AUTEUR, DESSINÉ PAR GÉA AUGSBOURG ; 5 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL NUMÉROTÉS DE 2 A 6 ; 12 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER NUMÉROTÉS DE 7 A 18, 600 EXEMPLAIRES SUR VELIN DU MARAIS NUMÉROTÉS DE 19 A 618, ET 100 EXEMPLAIRES H. C.

EXEMPLAIRE N° 98

Marcel Arland

UNE ÉPOQUE



1930

Roberto A. Corrêa, éditeur

8, rue Sarasate

PARIS XVe

BIBLIOTECA
UNIVERSITARIA
SALAMANCA

7
841
A723e

57682

I*

* Cet essai, écrit en 1923, parut en 1924 dans la *Nouvelle Revue Française.*

Entre deux dangers : l'ordre et l'anarchie, les générations oscillent. Double miroir, si je me tourne vers l'un ou vers l'autre, ils reflètent indistinctement mon image. Mais notre passion de créer, de nous affirmer supprime à notre esprit une moitié de la vie ; les conquérants sont borgnes. Ce n'est pas la sagesse que nous cherchons ; nous suivons notre secret instinct,

quelques modes, quelques circonstances et peut-être certaines lois qui régissent l'harmonie des siècles.

Il semble que toutes les civilisations convergent d'abord vers un point idéal, un instant atteint, aussitôt dépassé. Comment l'appeler, ce point, équilibre des qualités d'une race, minute unique où toutes les forces qui se cherchaient ou s'entravaient auparavant, s'associent et se combinent, spectacle admirable né de la collaboration de Dieu, de l'homme et du hasard ? A peine a-t-elle produit cet instant, une civilisation s'en écarte et ses forces divergent. C'est alors que change le sens des mots : ordre et anarchie. Il n'y a d'autre ordre à la pensée d'un homme que celui qui existait hier ; et l'anarchie est celui que l'on voudrait établir. Avant l'instant où se balancent harmonieusement les

divers génies d'un peuple, tendre vers l'anarchie, c'est tendre vers cet instant ; est-il réalisé, l'anarchie, ou, si l'on veut, le progrès, c'est de s'en éloigner. Non qu'un peuple puisse espérer atteindre jamais une époque semblable à celle dont il s'écarte ; mais une civilisation se modifie ; une nation en route vers sa ruine, c'est l'œuvre d'art où apparaîtront le mieux les principes de cette ruine, qui en sera la moins imparfaite expression. Surtout, je crois que si le génie du pays entier s'affirme en cette époque d'équilibre, c'est aux troubles époques, décadences ou résurrections, que se révèle le mieux le génie des individus. — Telle est la première explication qu'il convient de donner aux tentatives de la génération qui suivit immédiatement la guerre, et dont la plus intéressante et presque la seule manifestation fut le mouvement dada.

Le mouvement dada n'exprima pas un peuple, mais fut permis et sans doute causé par l'état et la civilisation de ce peuple. Peut-être est-il venu un peu trop tôt : de tels mouvements, provoqués par des individus, au lieu de traduire un état général, le précèdent et l'amènent en partie. Mais il devait exister, et si quelque étonnement peut nous prendre à le considérer, c'est qu'il n'ait pas été d'envergure plus grande. Que l'on se rappelle le spectacle peu commun des esprits vers 1914. Aux côtés d'une fantaisie édulcorée, le naturalisme, inlassable moribond, pénètre à l'Académie ; la poésie d'Albert Samain vient de décider du triomphe du symbolisme dans les provinces ; entre M. de Porto-Riche et Henry Bataille, le théâtre hésite et se retourne inquiet vers M. Antoine. C'est l'heure où, devant le décor

hautain de Barrès, on attend vainement quelques personnages, où Marcel Proust médite son œuvre, rare monceau de charmes et de lucide médiocrité. Cette atmosphère devait évidemment paraître étouffante aux jeunes gens qui prenaient alors conscience d'eux-mêmes et du monde où ils étaient appelés à vivre. En des années où depuis Anatole France jusqu'aux journalistes et aux lecteurs des journaux, chacun était par nature spirituel, gracieux et ironique, où chacun pouvait faire un sonnet sans défaut, citer Renan, Ibsen ou Nietzsche, énumérer dix écoles d'avant-garde — la transmutation des valeurs s'imposait. L'incroyable niaiserie de la littérature de guerre la rendit bientôt plus nécessaire encore. Il était naturel qu'on se montrât grossier au milieu de tant de grâces, violent parmi tant de douceur,

et parmi cette finesse, illogique. (Je dis : qu'on se montrât.)

C'est d'autre part en ces années que certaines œuvres de rare importance parurent ou furent mises en lumière (1) ; ignorées du grand public, elles aidèrent à la naissance du mouvement dada. Prenant comme points de départ celles de ces œuvres, il serait assez simple de montrer comment le culte de l'émotion aboutit, non sans logique, à l'incohérence, puis au silence ; comment le culte de l'intelligence, poussé à ses limites extrêmes, amène sa propre négation, ou plutôt tend vers un humour de l'intelligence ; comment enfin la théorie de la destruction avait été déjà formulée, avec d'autant plus de danger qu'elle prenait l'aspect d'un mysticisme.

UNE ÉPOQUE

Je ne fais pas l'histoire du mouvement dada, et ne rechercherai pas toutes ses causes, qui sont nombreuses. (Je ne voudrais pas d'ailleurs enlever toute responsabilité aux individus.) On a donné cette cause, assez exacte, un peu simple : une génération ne s'affirme qu'en allant plus loin que la génération précédente ; d'où soudain cette pensée : si, d'un coup, nous allions aux limites de l'audace ? Faux calcul au reste ; la limite de l'audace n'est pas la destruction, mais l'abstention ; une violence plus grande que dire : non, c'est le silence ; et le vrai désespoir, c'est l'acceptation, non le suicide. Mais à vingt ans, on se tue peut-être, on

n'accepte pas. L'acceptation interdit l'œuvre d'art. Et quel que fût le mépris de cette génération pour l'art, c'était une génération d'artistes ; la force qui était en eux se traduisit par la négation ; elle ne l'aurait pu par le silence.

Si, comme on l'affirme, *dada* était vraiment mort, sa brièveté me serait un grand sujet d'étonnement. On triompherait sans prudence, à ne voir en lui que la manifestation habituelle d'une génération qui entre en activité. Sans doute chaque génération s'efforce-t-elle d'abord de détruire, afin de pouvoir ensuite, à ce qu'elle croit, construire à sa guise. Mais ce fut un autre spectacle, que celui de ces gens qui, il y a quelques années, détruisirent pour détruire, et parce que la destruction leur semblait leur seule dignité. Je le considère comme un épisode,

non comme un tout. Non pas un commencement ; depuis longtemps tout était détruit, en morale comme en littérature ; mais il importait que l'on accusât le débris. Non pas davantage une fin, à partir de laquelle tout dût renaître sous un visage nouveau. L'essence du mouvement dada subsiste d'autant plus virulente peut-être que plus calme d'aspect.

Ce qui explique l'apparente brièveté de ce mouvement, c'est précisément sa violence. Il est assez vrai que du jour où l'on eut trouvé ce mot : Dada, il ne restait presque plus d'autres conquêtes à faire, j'entends de conquêtes extérieures. Mais, après avoir affirmé, il reste à persuader. C'est un travail plus lent, plus secret. La véritable destruction agit à dose calculée, comme ces

poisons que neutralise une absorption trop grande.

Un des faits où l'on voit le mieux combien *dada* fut prématuré, c'est le peu de disciples gagnés à ce mouvement qui, quelques années plus tard, aurait conquis la plus belle partie des esprits. Né en France (je le dis par chauvinisme), favorisé par l'Europe centrale et revenu en France à son plus haut période, il ne manquait à sa fortune ni la nouveauté ni l'arrogance ni le snobisme. Il lui manqua seulement d'être une école, c'est-à-dire, par quelque endroit, une porte ouverte sur un horizon nouveau — voire une nouvelle porte ouverte sur le même horizon. Car dès qu'il tendit à dire autre chose que dada, il cessa d'exister, du moins en tant

que mouvement ; il ne resta que M. X... ancien dadaïste, auteur de...

Mais, disparu le mouvement dada, le bouleversement intellectuel, dont il n'était qu'une des phases, continue. L'éclosion prématurée de cette manifestation retarde de plusieurs années son triomphe. Autour du prétendu mort, les prix académiques, les enquêtes sur la direction de la jeunesse iront leur tran-tran. Depuis quelque temps, il n'est pas un homme de culture moyenne qui ne se soit identifié avec Rimbaud ; il le fera demain avec Lautréamont ou avec M. Raymond Roussel ; c'est l'instant où l'on parlera de ce bon mouvement dada, feu le mouvement dada, si sympathique au fond. C'est aussi l'instant où le bon mort se réincar-

nera, je ne saurais dire sous quelle forme, et donnera à ses nouveaux amis, et à plus d'un de ses anciens sectaires qui ne le reconnaîtront pas, un croc-en-jambe bien réjouissant.

Si l'on considère l'état actuel de la jeune littérature, il est assez pénible de juger clairement la génération qui a succédé à celle de dada et son apport personnel. Les uns allèrent d'instinct vers ce qui était hier l'avant-garde et voulurent recommencer la période héroïque. En face d'eux, c'est une nombreuse compagnie de délicieux jeunes gens, avertis, spirituels, maîtres de leur art à vingt ans, et qui savent à l'envi traduire dans les lettres l'élégance de leur esprit.

Dans la confusion et la nonchalance contemporaines, il était facile à beaucoup d'élever la voix et d'annoncer des terres nouvelles : un public se trouve toujours alentour, heureux et fier d'applaudir et de comprendre. Les petits-maîtres n'ont pas manqué ; chacun découvrit une originalité et la proclama parfaite, comme ces boules des jardins de banlieue où l'on peut, sans fatigue, parcourir le monde et ses passions.

Fantaisie, gestes et attitudes, tels sont trois des principaux caractères de la littérature qui florissait hier et voudrait encore sévir actuellement. On s'est plu à croire que l'intime secret de l'âme et de la beauté tenait en ces frivolités compassées, en ces exercices de mots et de cœur, délicats et gracieux comme une rose (la rose, emblème de toute une littérature),

dont on nous a depuis vingt ans accablés sous prétexte de fantaisie. A toutes les questions du monde, la réponse fut une pirouette ; le tout était de pirouetter avec grâce ; après quoi l'on s'inclinait, adressant un sourire au miroir.

Les gestes sont un danger aussi haïssable. Si peu de force et de goût que j'aurais eus sans doute à tenter ceux du mouvement dada, j'aime et j'approuve que d'autres s'y soient livrés. Mais après la disparition de ce mouvement, les gestes sont devenus vains ; certaines expériences récentes l'ont assez montré. Nul geste n'exprime un individu ; les délires semblent un peu froids, et les gestes, pythiques, quand une saison a passé sur l'enfant prodigue. Ces airs tranchants, ces grimaces laborieuses, ces pétarades littéraires : je ne cacherai plus

57682

mon ennui. Le fusil n'était pas chargé ; je ne sursaute plus, à la deuxième détonation. Qu'une âme bien née brûle intérieurement ; peu de spectacles sont aussi pathétiques qu'une violente émotion sous un visage placide. — Sans doute peut-on faire un geste, en souriant. La mystification m'est trop chère pour que mon secret amour ne tende vers celles que j'aperçois, fussent-elles médiocres. Mais de la mystification à la parade, je vois trop la distance, et la différence de nature.

Mais le plus grand péril, ce sont les faux prophètes. Ils nous ont proposé des règles pour aimer les choses et les gens, pour cultiver l'égoïsme, pour nous affranchir de toutes règles. Ils connaissaient cet instant pénible des adolescences, où l'on a besoin d'un principe comme d'une maîtresse ; et savaient qu'une voix

assurée et deux mots d'esprit suffisent à enrôler une incertitude. Des attitudes et des doctrines, nous en avons cherché dans toutes les foires du monde ; c'était assez d'un air arrogant, d'un sourire fin, d'une déviation du corps ou de l'âme, pour que notre cœur s'émût. Notre besoin d'enrôlement volontaire est tel qu'un *succédané* de d'Annunzio et des junkers allemands, prêchant, par exemple, le culte unique du foot-ball comme régénérateur du monde, aurait aujourd'hui des disciples fervents (2).

C'est en s'éloignant de ce triple mensonge d'attitudes, de gestes et de fantaisie, que la littérature qui se cherche aujourd'hui acquerra des chances, non peut-être de succès immédiat,

mais de vie. Le mensonge n'est pas haïssable en lui-même, mais parce qu'on finit par y croire. Vers l'absolue sincérité, voilà de quel côté s'orienteront sans doute les quatre ou cinq individus qui suffisent pour représenter, sinon pour exprimer une génération. C'est moins d'ailleurs une génération que des individus, qui nous peuvent maintenant intéresser ; il n'est plus aujourd'hui de véritable travail que solitaire. Le mot travail peut faire sourire ; rarement en effet on eut autant de défiance envers l'art ; et je ne dis pas seulement envers les procédés artistiques, mais envers leur résultat, qu'on appelait autrefois la beauté ; méfiance envers les mots, les procédés d'investigation et de connaissance, envers l'intelligence comme envers la sensibilité, envers la personnalité.

UNE ÉPOQUE

Avant toute littérature il est un objet qui m'intéresse d'abord : moi-même. De cet objet je cherche à m'approcher par les plus purs moyens qu'il me soit possible de trouver. La littérature, qui est le meilleur d'entre eux, ne nous séduit plus guère qu'en ses rapports avec nous-mêmes, et selon l'influence qu'elle peut avoir sur nous. Par là elle s'élève et s'abaisse à la fois ; car si d'un côté le but que nous lui proposons est le premier en noblesse, elle n'en devient pas moins elle-même un moyen : moyen de nous connaître, moyen de nous éprouver (certaines expériences littéraires sont plus dangereuses que des expériences réelles). De quelques livres, on peut dire qu'ils sont semblables à cette armée d'Hébreux autour de Jéricho ; j'ai peu de confiance en ces sonneries de trompette, peu de confiance même en mes

paroles ; mais les murs de Jéricho, s'ils tombèrent, c'est en quelque sorte par persuasion ; et moi-même je ne me révèlerai que si je me suis sept fois appelé avec angoisse.

La morale sera donc notre premier souci. Je ne conçois pas de littérature sans éthique. Aucune doctrine ne nous peut satisfaire ; mais l'absence de doctrine nous est un tourment. Il est possible qu'un jour de tels tourments apparaissent naïfs, et qu'on s'étonne de ce goût pour la délectation morose, de ce masochisme, de cette inquiétude qui nous inclinent vers des tentatives assez particulières. Mal et bien, cette distinction n'est possible que parce que des siècles de vie sociale et religieuse l'ont gravée en nous ; c'est elle qui oriente la plupart des aventures où certains esprits s'essaient et s'éprouvent aujourd'hui. Car si,

après le mouvement dada, le désir de scandaliser peut apparaître vulgaire, du moins persiste le goût de notre propre scandale. On confond trop action et geste ; l'une peut être la preuve de soi-même, jamais d'ailleurs la preuve exacte ; l'autre est panache et simple ostentation ; il y a des actions immotivées : un geste affirme toujours. Ce n'est donc pas contre l'action qu'il convient de s'élever ; quelles que soient la défiance où on la tienne et l'inaptitude des meilleurs esprits à agir, le dédain de l'action est une trop facile lâcheté. Que Rancé parle de renoncement, après avoir possédé de telles richesses et gloires humaines, il le peut ; mais nous sommes trop portés à nous identifier avec nos héros.

Toutes questions se ramènent à un problème unique, celui de Dieu. On a parlé d'un nouveau

mal du siècle ; on a mis à la mode des mots et des sentiments nouveaux ; le moindre lecteur des revues d'avant-garde s'est cru atteint de ferveur, puis d'inquiétude. Je regrette fort la vulgarisation de ces mots, qui nous obligera à de fâcheux néologismes. Mais les notaires qui, il y a cent ans, se crurent *Werther* ou *René* ne nous font douter de Gœthe ni de Chateaubriand. Et quelle que soit notre répugnance pour ce trop emphatique : mal du siècle, nous l'admettrons pourtant, si nous en croyons notre angoisse. Dieu, l'éternel tourment des hommes, soit qu'ils s'attachent à le créer ou à le détruire ; l'œuvre d'un Racine s'explique par sa présence permanente ; celle de Rousseau, par sa recherche ; celle de Stendhal par l'effort des passions pour en cacher l'absence. Mais un esprit où cette destruction de Dieu est accomplie, où le pro-

blème divin n'est plus débattu, par quoi comblera-t-il le vide laissé en lui et que maintient béant la puissance des siècles et des instincts ? L'absence de Dieu est le non-sens de toute morale. Est-ce la forme politique d'un pays, des questions humanitaires ou économiques, qui pourront remplacer en nous l'ancien fondement ? Jusqu'à ce que nous ayons pris l'habitude de ce nouvel état, tout nous apparaîtra dérisoire, et nous-mêmes d'abord. Esprits désaxés, bâtissant par convenance ou pour des raisons pratiques des garde-fous auxquels nous n'accordons nulle confiance, nous sommes condamnés à de perpétuelles *occupations ;* occupations, et rien d'autre ; chacun s'y adonnera selon sa sensibilité, sa fatigue et son ennui : il y a les voyages, le mariage, les passions ; être riche, être Lauzun, être député des Halles ;

il y a certaines tentatives dangereuses, certaines anomalies, certains crimes, certaines vertus ; il y a aussi la littérature.

Car ce n'est pas en quelques années que l'homme se consolera de la perte de Dieu. Avec quelle ardeur pourtant n'a-t-on point tenté de réparer cette perte ; mysticismes de la beauté, de l'homme et de l'individu : passions inassouvies, instincts déviés — de tout cela il ne reste plus guère que lassitude et découragement, et qu'une ardeur brûlant sans aliment et qui consume son propre foyer. L'actualité de Dostoïevsky est un signe fort net ; jamais l'on ne s'était en France senti plus près de certains des héros des *Possédés* ou des *Karamozov* ; l'angoisse où vivent ces personnages, l'allure tragique de leurs gestes, et le mysticisme évangélique que le romancier partage parfois avec

ses héros, ce sont autant de traits que nous pourrions retrouver chez quelques-uns de nos contemporains. Certains, malgré eux-mêmes, malgré le siècle et leur peu d'espoir, sentant en eux, non plus l'idole, mais toujours l'autel, ont tenté de les retrouver en continuant, en exagérant les mêmes gestes d'adoration — dans l'attente d'un miracle. Le miracle ne m'apparaît pas impossible, pas plus que le geste définitif par où l'on trouverait une fin personnelle à tant d'hésitations et de recherches. Or, entre le miracle et le suicide, et jusqu'à ce que l'on ait atteint la résignation, il y a place pour une littérature très individuelle, dangereuse à coup sûr, et parfois lyrique et d'exception. Mais après tant de vaines jongleries, tant de grâces et de grimaces, tant d'efforts vers l'originalité, tant d'exotisme et de litté-

rature cinématographique, l'heure n'est-elle pas enfin venue d'une simplicité nouvelle, celle des époques où, sans gesticulation, l'homme se penche sur son propre drame, avec les cinq misères de ses cinq sens, avec l'enivrante misère de penser et d'être ému. Ce n'est point un retour vers le classicisme qui me semble souhaitable, — mais dans le désordre et dans le tumulte des esprits, une nouvelle harmonie. Ainsi cette littérature serait-elle à la fois une phase, un facteur et le reflet d'un bouleversement qui nous dépasse singulièrement et qui conduit toute une civilisation vers sa ruine ou vers sa résurrection.

II*

* Les éléments de cet essai proviennent les uns d'un entretien donné à M. F. Lefèvre *(Nouvelles Littéraires*, 3 avril 1926), les autres d'un article publié dans la *Nouvelle Revue Française* (mars 1926).

Grandissant dans une Europe perdue de sang et de haine, au milieu d'hommes déments ou terrifiés, quelle direction, quel appui pouvait trouver notre jeunesse ! Les maîtres d'hier, ces écrivains ironiques ou compassés, elle les détesta. Livrée à elle-même, ce fut d'elle seule qu'elle attendit ses lois. Elle s'interrogea anxieusement, remit en jeu tous les problèmes, chercha un but, une raison d'être.

Un besoin de destruction la prit ; elle rejeta la morale courante et les liens qu'elle n'avait pas établis elle-même : elle fit le procès des mots et des formes littéraires ; elle suspecta les moyens de connaissance. Après avoir fait table rase du passé, elle voulut s'interdire de préparer l'avenir.

C'était ne pas compter avec les forces de vie qui la poussaient. Le vrai drame de notre génération, c'est qu'acharnée à détruire et incapable de se rattacher à rien, elle est en même temps animée par le plus impérieux appétit de vivre. Je doute que la crise qu'elle traverse se résolve jamais, pour ceux du moins dont elle n'est pas une expérience ou une fugue de jeunesse.

Les écrivains surréalistes veulent aujourd'hui prolonger la période de manifestation et de scandale du mouvement dada. Quelques-uns d'entre eux y trouveront le jeu naturel de leur caractère, en même temps qu'une matière littéraire. Les autres sont poussés par le besoin d'enrégimentement qu'éprouvent les jeunes gens, vers cette parade, ces mines de conspirateurs, cette apparence d'audace et de jeunesse. Doctrine littéraire ou doctrine « morale », il y a dans le surréalisme une part trop grande d'attitude, de procédés, de mécanisme, pour qu'il conduise jamais à rien de vivant.

Je me refuse à me laisser duper par la comédie d'un inconscient : seul et intangible Dieu.

Les vaticinations de la prêtresse de Cumes, si on les écoutait pieusement, du moins ne laissait-on pas de les interpréter. Le contrôle de l'intelligence ne peut en rien gêner les manifestations de notre activité intérieure, même si elles appartiennent aux régions les plus profondes de l'être.

L'intelligence est une des conditions nécessaires à l'œuvre d'art ; tout art qui l'a dédaignée a péri : j'en prends à témoin le symbolisme et les branches extrêmes du romantisme. Que reste-t-il de ces tentatives, qui connurent un engouement violent et bref ? Quelques anecdotes et deux lignes dans les manuels de littérature.

L'intelligence est la dispensatrice de l'ordre et de la clarté. Et je ne veux pas savoir si ce sont là qualités particulièrement françaises, je les sens dignes à la fois des hommes et des

dieux, et indispensables à la beauté. Il est une architecture secrète sans laquelle notre pensée ne pourrait se dégager ni se réfléchir à ses propres yeux.

L'intelligence n'élimine pas, elle clarifie, elle fixe les conquêtes de la sensibilité : elle accorde à chaque objet sa valeur dans l'éternité relative qu'elle peut concevoir ; elle joue des ombres et des lumières selon les lois qu'elle observe autour d'elle ; elle fait d'une œuvre le symbole d'une réalité supérieure, qu'elle ignore, qu'elle pressent pourtant ; elle est un reflet de l'harmonie universelle.

Ce n'est pas, au reste, qu'il en faille attendre un apaisement. Chacun de ses pas n'a d'autre résultat que d'en permettre un nouveau. Elle ne supprime pas le trouble d'un esprit ; elle le purifie et fait brûler cet esprit d'un feu plus ardent.

Notre temps est fertile en doctrines. La plupart d'entre elles doivent leur vogue à tels recoins de nous-mêmes : orgueil, goût du scandale, qu'elles ont l'adresse de ménager. Elles nous proposent d'agir autrement qu'on ne fit jusqu'alors, et séduisent pour autant notre désir, un peu naïf, de nouveauté. On y vient par snobisme, on y reste par lâcheté. Elles ont presque toutes un caractère commun : c'est d'être fondées sur une seule partie de l'âme, mais de ne pas tenir compte des exigences de l'être entier. Presque aucune d'elles ne songe aux bouleversements que l'avenir peut faire

surgir en nous ; conçues d'après un état d'esprit qui nécessairement doit changer, si elles n'ont point prévu ce changement, comment seraient-elles valables encore dès qu'il est accompli.

Un critique parlait récemment des jeunes gens « qui ne peuvent écrire leur premier roman sans inventer une métaphysique ». Ces jeunes gens ne sont blâmables que pour autant que le sont leur roman et leur métaphysique ; ils le seraient encore peut-être s'ils agissaient ainsi sans y être obligés par leur propre nature. Mais je les loue de ne point se dérober à cette nécessité qu'ils sentent en eux. Il n'y a pas de base plus ferme à une vie, à une métaphysique, à une littérature même, que cette nécessité de l'être.

Car ce n'est pas une attitude, un amusement, un pis-aller qui me semblent devoir être cherchés dans une doctrine, mais l'accomplissement le moins imparfait de notre destinée.

Les plus sincères et les plus fermes parmi ceux qui traversent la crise présente et qui ont été accidentellement rapprochés iront et vont déjà chacun dans sa voie particulière, selon son tempérament et sa fortune. S'ils ne sont pas unis par des liens d'école, du moins on peut remarquer en eux plus d'un caractère commun. Ils sentent, d'abord, que ce qui est en jeu, c'est leur vie intellectuelle et morale, parfois même leur vie. De là une méfiance envers les gestes et les discours. De là aussi une passion de sincérité qui les pousse à des confessions publiques ; on en peut voir un

exemple dans ces *Examens de Conscience* que les « Cahiers du Mois » m'aidèrent récemment à organiser, et que je tiens pour un des documents les plus nets de notre époque.

Je connais le discrédit où l'on tient de telles confessions, l'énervement et le malaise qu'elles apportent. L'homme qui se dépouille ainsi devant la foule, on lui reproche d'étaler ses manies, ses infirmités, ses vices ; on l'appelle un montreur, on crie à l'indécence. Peut-être a-t-on raison ; mais peut-être aussi ne sait-on pas voir qu'il y a là souvent plus d'humilité que d'orgueil, qu'il y a d'abord un insupportable tourment de soi, une peur de la solitude et un appel mal dissimulé à la sympathie.

Enfin l'on devrait comprendre que l'introspection, si familière aux jeunes gens et surtout à ceux de ma génération, est devenue pour eux une véritable nécessité. Elle est la recherche ardente d'un salut. Ils se livrent à l'examen d'eux-mêmes comme à l'un des seuls devoirs qu'ils reconnaissent ; et non pour chérir leur image, mais pour l'interroger sur ses possibilités et pour comprendre ses désirs.

On accuse l'introspection de stérilité et d'onanisme spirituel. Rien n'est plus vrai que ces jeunes gens parlent d'eux-mêmes et qu'ils se soient faits le centre du monde. Mais c'est qu'ils voulaient s'appuyer sur les faits dont ils fussent le moins incertains.

Au reste, de leur examen intérieur, ce n'était pas seulement la découverte d'eux-mêmes, qu'ils attendaient, mais encore celle des autres hommes. Je ne vois guère de véritables altruistes qui n'aient eu d'eux-mêmes une connaissance précise. Il me semble que le développement le plus naturel de l'égoïsme conduit au sacrifice.

L'inquiétude est devenue une mode : sans inquiétude, pas de belle âme, pas même de talent littéraire. Faut-il dire que je n'ai jamais entendu parler d'une telle inquiétude ? Le trouble dont je parlais, notre recherche, notre lutte incessante pour nous et contre nous, nous n'avions jamais entendu les vanter, ni porter notre cœur en écharpe. Si nous avons besoin d'une excuse : ce trouble, nous ne l'avons pas chéri ; cette recherche et cette lutte, nous ne les avons pas voulues ; elles nous furent imposées, nous ne nous y sommes pas dérobés. Car au milieu de notre incertitude et quelle que soit la détresse où nous devions atteindre, je tiens qu'il est une propreté et en quelque sorte une

grandeur, au culte desquelles nous n'avons pas le droit de nous dérober.

« Vous êtes sans cesse ballotté — m'écrivait naguère Jacques Rivière — de l'orgueil à l'humilité, de l'égoïsme à l'amour, de la passion de tout perdre au besoin de tout sauver. » Peut-être, en effet, ne découvrirons-nous une assise que dans l'assouvissement de toutes ces voix, qui, si contraires qu'elles puissent paraître, concourent peut-être au même but.

Nous ne sommes pas des résignés ; nous ne savons pas prendre notre parti des choses. Si nous sommes condamnés à ne rien pouvoir accomplir qu'un jeu perpétuel et vide, nous voulons que, du moins, notre jeu soit le plus difficile et le plus noble de ceux qu'il nous est donné de jouer. Qu'on se résigne ou qu'on engage le combat, c'est peut-être en une même

déroute que nous sommes appelés à sombrer. Mais nous sentons toutes les forces de notre vie protester contre une résignation ; et puisque nous n'avons de mesure que l'imparfaite mesure de notre esprit, c'est de celle-là que nous prendrons conseil, quand elle dit qu'un combat malheureux est plus beau qu'une défaite sans combat.

Ce qu'il me semble important de conserver, c'est une âme ouverte et sensible à toutes les voix que nous pouvons percevoir, qu'elles viennent de nous-mêmes ou des autres hommes, c'est la hantise des grands pays perdus, paradis d'enfants, rêves de poètes, illusions de cœurs passionnés ; c'est enfin, au milieu des compromissions et des marchés littéraires, l'indépendance la moins imparfaite.

Nous sommes écrivains. Je prononce ce mot sans orgueil, certes, mais sans honte, car je le prononce comme le mot : homme. C'est devenu une mode que de mépriser la littérature. Et, sans doute, la foire aux vanités qu'elle propose en spectacle, les injures, les attitudes, les cuistreries, les franc-maçonneries par en bas, surtout cette part de mensonge qu'elle semble réclamer de nous, c'en serait assez pour justifier ce mépris, si, malgré toutes les souillures, un merveilleux génie ne subsistait en elle.

C'est ce génie, c'est sa vertu qui attirent à elle la plupart des écrivains de ma génération et qui m'attirent moi-même. Nous ne voulons plus voir en elle un simple jeu, si subtil, si

noble qu'il soit : jeu de pensées, de mots et de création. Ce que nous sommes d'abord amenés à chercher dans la littérature, c'est une connaissance et une réalisation de nous-mêmes. Nous la considérons comme un moyen plus que comme un but. C'est à la littérature que chacun de nous confie son trouble ; il se clarifie en elle ; il obéit en outre au grand besoin qui pousse les hommes à confier leurs souffrances et leurs joies ; il porte dans un monde idéal des problèmes qui pourraient être troublés et faussés par les contingences quotidiennes ; qu'il soit encore poussé par l'instinct de la création et le goût de la beauté, je le reconnais sans peine et je le trouve nécessaire ; je ne dis pas, enfin, qu'il n'y cherche point quelque apaisement et quelque oubli, et je m'y résigne mal.

J'admets la légitimité d'un art gratuit ; je suis même fort content qu'il existe. Il produit souvent des œuvres exquises. Mais il m'intéresse assez peu. Non que je souhaite un art à tendances moralisatrices, mais un art où s'expriment nos préoccupations essentielles. Je ne demande pas à un écrivain d'être un moraliste ou un prophète. Mais je crois que l'on peut exiger de lui, si par exemple il s'est proposé de peindre les hommes, qu'il en donne une exacte peinture, qu'il ne passe sous silence ni leurs tares, ni leurs aspirations, et qu'en les étudiant il soit poussé, non par une simple curiosité, mais par une tendresse clairvoyante.

J'aimerais à reprendre des mots usés : à dire que la littérature doit être un effort vers la vérité.

III

En 1923, une après-midi que je me trouvais avec Jacques Rivière dans son bureau de la N. R. F. (ce réduit où quatre personnes n'auraient pu tenir, mais qui fut l'un des centres de la France intellectuelle), comme nous venions de nous opposer sur l'importance de plus d'un homme et de plus d'une idée,

Rivière me demanda de marquer dans un essai l'état et les tendances de la jeune littérature. Je le menaçai d'une partialité plus grande qu'il n'était d'usage dans sa revue ; je lui dis que je ne parlerais que des œuvres où je me sentais engagé, et que même ce serait de moi, plus que de ces œuvres que je me laisserais sans doute parler. Il m'écoutait avec ce sourire qui seyait si joliment à son visage maigre, droit et tendu d'intelligence.

Les jours qui suivirent (j'achevais à Paris mon service militaire), sur un lit de chambrée, dans un café, au cours d'une promenade, je me pris à songer à la demande de Rivière, traçai une note, la rectifiai, la laissai pour une autre. J'avais jusqu'alors participé à quelques manifestations tapageuses, fondé deux petites revues

d'avant-garde, fréquenté, mi-ironique, mi-séduit, quelques écrivains du groupe dada. Ce n'était pas que tout cela me satisfît ; je tiens à la campagne par trop d'attaches pour ne pas préférer le silence aux plus beaux discours, et distinguer une végétation naturelle, si forcenée qu'elle soit, des pousses artificielles et contraintes. Mais les discours de café, les mots de passe, les travestissements littéraires qui m'accompagnaient alors répondaient au désarroi où je me sentais depuis que la guerre avait pris fin ; une contradiction, une insulte, un acte de violence m'apparaissaient non peut-être comme un titre de noblesse, du moins comme une excuse. Quand, deux mois après notre entrevue, j'envoyai à Rivière l'essai qu'il m'avait suggéré d'écrire, une période de jeu, de compromission et d'atermoiement s'était close

pour moi. J'avais, aussi nettement que je le pouvais, relevé le point, jugé ma vie, pris conscience de mes dieux et parié pour eux.

Cet essai parut, suivi d'une réplique de Rivière, en février 1924. Il lui échut une fortune à laquelle je ne m'attendais point. Peu de choses m'ont plus touché que certaines lettres de jeunes gens, que je reçus alors, m'ont donné plus de confiance que l'ironie de certains critiques ou l'attaque de tels de mes « amis ».

On a repris cent fois cet essai, on en a fait des romans et des livres de critique ; si je me laisse aller à le dire, c'est que je me garde encore rancune d'avoir prêté à tant de sottises.

On vit en moi le théoricien du *nouveau mal du siècle* (3). On exigea que je me satisfisse d'un tel rôle, et que mes romans fussent l'exacte illustration de ce mal. C'était compter sur une bien grande modestie.

Je relis cet article après sept ans. Certains mots, un peu gros, certains airs tranchants, certain manque de pudeur m'y gênent. Mais de l'ensemble de ces pages, de leur inspiration comme de leurs tendances, je ne désavoue rien. Je dirai plus : considérant le spectacle que présente aujourd'hui la littérature, je me sens porté à reprendre avec plus de netteté les mêmes accusations qu'il y a sept ans, à reconnaître, à défendre et à rechercher les mêmes valeurs.

UNE ÉPOQUE

On ne peut négliger, d'abord, l'importance inattendue qu'ont prise, ces dernières années, les feuilles littéraires. Leur succès, leur nombre, leur inféodation aux maisons d'éditions ont entraîné un avilissement de la critique en même temps qu'une parfaite confusion dans le public. Certains faits permettent d'évaluer la propreté d'une époque : le concours de flatteries, par exemple, qui se forma, voilà quelques mois, quand M. Thérive obtint le feuilleton critique du *Temps*. Il n'est guère d'écrivains, pour peu qu'ils soient avertis de la « chose » littéraire, qui ne devinent ce que dissimulent de calcul la plupart des articles critiques. Mais être écrivain, particulièrement être critique, c'est devenu un métier. Ils approuvent donc cet état de choses ; du moins s'y résignent-ils ; ceux mêmes qui le blâment en

pensée n'osent le dénoncer et mêlent leur signature à celle des écrivains qu'ils blâment. S'y refuseraient-ils, on les accuserait de rancune ou d'envie.

Je ne vois pas un moins grand danger dans la contamination que la politique impose aujourd'hui à la littérature. Les attaques de M. Julien Benda n'y ont rien changé. Un écrivain, qu'il le veuille ou non, est contraint de compter aujourd'hui avec les partis politiques. Il ne peut écrire un livre qui ne soit aussitôt jugé de droite ou de gauche. Ce sont les partis de gauche qui ont assuré le succès de *La Trahison des Clercs ;* ces mêmes partis, comme M. Benda répondait insuffisamment à leurs avances, se tiennent aujourd'hui sur la réserve ;

ils l'attaqueront demain, et peut-être verra-t-on M. Maurras soutenir son ancien adversaire.

Il n'est à peu près aucun critique qui n'ait vu dans l'*Ordre* une apologie soit de la révolution, soit de la réaction. Des journalistes m'ont demandé : « Est-ce pour défendre l'ordre ou pour vanter le désordre, que vous avez écrit votre roman ? » Encore s'informaient-ils de ma pensée ; c'était le moindre souci d'autres, qui me déclaraient, selon qu'ils présidaient un cercle républicain, ou une société philanthropique : « Vous avez voulu dire, comme Vallès, que... » ou « Vous avez montré, comme Paul Bourget... » Si je tentais de murmurer que je n'étais ni pour cet ordre, ni pour ce désordre, mais d'abord pour mon roman, ou l'on me

soupçonnait de dissimulation, ou l'on cherchait aussitôt à quelle nouvelle nuance politique ressortissaient mes paroles.

Ce qui attire beaucoup de jeunes écrivains vers un parti, c'est qu'ils y trouvent, ou croient y trouver, un moyen d'action immédiate. De ceux qui, voilà dix ans, levaient la tête la plus indépendante, il n'est à peu près aucun qui n'ait courbé cette tête devant l'enseigne d'un parti, fût-ce en souriant. L'un d'eux me disait : « Je me sers de ce que je trouve pour me réaliser. » Soit ; mais c'est par les moyens qu'un homme emploie, que je le juge, plutôt que par leur résultat. Le même me disait encore : « La question qui m'intéresse n'est plus : qu'est-ce qu'un homme ? c'est : que peut un homme ? »

Soit ; mais il entendait : que peut faire un homme ? Ce qui m'intéresse est ce qu'il peut devenir.

Un moyen d'action immédiate, ce sont les plus impérieux qui le trouvent dans un parti. Les autres, simplement une illusion d'action, ou une excuse, ou un certificat d'audace, ou bien encore ce mot d'ordre autour duquel se grouperont les vélléités d'un homme, qui constituera son unité, qui lui servira de nom, de but et de musique intérieure.

Je regarde parmi ceux-là mêmes que j'estime le plus : j'en découvre à peine qui ne soient prisonniers d'une attitude, d'une formule, pis : du besoin d'une formule. Certaines des œuvres qui pourraient me toucher davantage, j'y sens un manque de nuances, une raideur, un abus qui me gênent et me gâtent le meilleur. Elles tirent gloire de leur limitation et de leur éclairage uniforme.

C'est qu'un écrivain exige aujourd'hui une audience immédiate, celle au moins du groupe dont il fait nécessairement partie ; c'est que pour obtenir cette audience, il réduit, au profit de la violence, la justesse et la diversité de sa voix ; c'est enfin qu'il obéit à une vieille mode, qu'ont lancée à la fois les orateurs de guerre et les écrivains surréalistes, et qui proportionnent la grandeur d'une œuvre ou d'une idée à son éclat et à son intransigeance.

La partie surréaliste est jouée, et perdue ; cet appel d'air pur se termine dans la pire pestilence littéraire. Il en restera longtemps encore des traces en poésie et du trouble dans les jeunes esprits. Mais cette expérience se prolongera surtout par les leçons qu'elle suggère,

si élémentaires, à vrai dire, que l'on ne songerait pas à les formuler, n'étaient la confusion de notre époque et l'aspect dramatique que prit parfois cette aventure. La première c'est qu'il est un minimum de conventions sans le respect desquelles il n'est pas d'œuvres durables ; et que si l'on peut prétendre trouver pour soi et par soi seul sa beauté, dès l'instant qu'on la propose et la veut faire reconnaître, on est contraint d'emprunter au public cet élément féminin que nécessite la création. Il semble même naturel et d'ailleurs vérifié de dire que les œuvres les plus belles ont accepté et ont établi les conventions les plus rigoureuses. Une autre leçon s'impose, qui ne vaut pas seulement pour l'œuvre littéraire : c'est qu'une tentative n'a de chances d'aboutir que si, loin de partir d'un élément plus ou moins arbitrai-

rement choisi, elle tient compte de l'être tout entier.

Cette mise en valeur d'un seul côté de l'homme, cette mise en formule, cette élection d'une base unique sur laquelle on veut édifier à la fois une vie et une fortune littéraire, ce rétrécissement, ce dessèchement, cette opération, c'est là surtout ce qui menace aujourd'hui la plupart des esprits. Pour ne parler que de grandeur et pour en parler trop haut, les livres de Montherlant sonnent trop souvent creux ; pour ne peindre que des hommes misérables, et ne peindre que leur misère, ceux de Bove, eux aussi, paraissent trop contraints.

On concevrait d'ailleurs à peine qu'il en fût autrement. Ce que le public réclame (j'entends

le public intelligent), c'est une formule, une étiquette nette, frappante, sonore. De revue à revue, de salon à salon, ce sont ces formules qu'on échange, c'est avec elles qu'on s'affronte, ce sont elles que reprennent les critiques. Un jeune homme, en mal de lettres, arrive-t-il à Paris, ce sont ces formules qui l'accueillent, l'inquiètent, lui font rêver d'introduire sa pièce, lui aussi, dans la monnaie courante.

Je ne crois pas qu'aucune époque, plus que la nôtre, ait usé de tels mots d'ordre ou de passe. Pureté, gratuité, inquiétude, libido, rêve, révolte : chacun de ces mots, six mois à Paris, deux ans en province, trois en Suisse et en Belgique, fut sur la bouche, fut dans chaque page de tout jeune écrivain qui voulait montrer son

audace, de tout critique, visât-il à l'Académie, qui se vantait de sa liberté d'esprit. Et que chacun de ces mots aujourd'hui vieillis, éventrés, avilis, ait eu de quoi animer une œuvre ou une vie, je le sais bien, et qu'il renferme un principe éternel. Mais c'est à leur monnayage que j'en ai, à l'ambiguïté qu'on leur donne, au grotesque emploi qu'on en fait. Prononcer l'un d'eux, c'est une grande action et une belle œuvre. J'en ai à cet instant où la voix qui m'allait émouvoir, soudain, sonne faux parce qu'elle a emprunté un accent ou cherché une violence qui n'était pas sa nécessité, où, pour avoir manqué à la fois de pudeur et d'orgueil, les plus beaux traits se vulgarisent, le visage se transforme en masque. J'imagine trop aisément la grande boutique de défroques où le temps,

cet éternel adolescent, entasse les mannequins et les décors de carton qui servirent à distraire une époque d'elle même populisme, esprit bourgeois, photos de Man Ray, dessins de Arp, poèmes surréalistes.

Mais voici, en regard, ce qui me semble s'être produit de vivant en littérature au cours de ces dernières années, et qui fait de ces années une période de gestation, intéressante en soi, et d'où le meilleur peut sortir.

Si l'on a vainement attendu des œuvres assez puissantes pour créer un large courant d'idées et de sensibilité, du moins peut-on dire que jamais peut-être la littérature ne servit à poser de plus graves problèmes, à inquiéter davantage, à solliciter les consciences. On dirait

d'un immense chantier où l'on construit, où s'élabore, avec ses dieux et sa coutume, le temple ou le campement d'une époque.

Il y a six ans, répondant à mon essai sur *un nouveau mal du siècle*, Jacques Rivière dénonçait comme un danger toute conception de la littérature qui tend à voir dans un écrivain un autre qu'un pur artiste. C'est ce concept de littérature (et je nie qu'il soit plus romantique que classique) que je me sens aujourd'hui encore porté à défendre ; c'est de lui que j'attends les œuvres les plus précieuses, encore que les unes aux autres les plus opposées. Un écrivain qui n'est pas un artiste me touche peu ; n'est-il qu'artiste, il me touche moins encore.

Essais ou romans, les œuvres contemporaines viables tendent à rappeler l'homme à l'homme, soit qu'elles lui proposent de lui-même une notion par certains points nouvelle, soit que déjà, tenant compte des aventures, des découvertes ou des échecs auxquels nous assistons depuis douze ans, elles se livrent à un travail d'épuration, de mise au point et de regroupement, et tentent de composer de l'homme une image plus complètement humaine.

C'est dans un tel sens que l'œuvre de Gide s'élargit, se compose et s'explique, que celle de Proust peu à peu prend ses dimensions exactes, ses plans, sa densité véritable, et devient capable d'une influence qu'elle ne semble pas encore avoir exercée sinon sur ses cri-

tiques ; que des théories comme le freudisme se décantent, qu'ici, l'on voit se former un nouveau réalisme, et que l'on entend là réclamer un humanisme nouveau.

Rien ne me semble plus souhaitable, en ce moment, qu'une perpétuelle justesse de l'expression, une perpétuelle justice de la pensée, entre le cœur et l'esprit la balance la plus sensible, et la volonté de ne rien avancer que l'on ne s'engage tout entier.

Peut-être assistons-nous au début d'une nouvelle époque classique. Mais on salue aujourd'hui du nom de classique des œuvres qui n'ont de tel que le cadre, que le titre, ou

cette monotonie que l'on confond avec la patine des œuvres anciennes. Tout grand écrivain naît romantique et devient classique. Si l'auteur n'a pas fait son livre avec une part de sa vie, s'il ne raconte pas sa passion, qu'il se taise ; j'y veux trouver cet accent irremplaçable où je reconnais qu'un livre, récit d'une aventure, est lui-même pour son créateur, la plus importante aventure. L'œuvre véritable n'est ni de l'homme ni de l'individu ; elle n'est ni une leçon, ni la confession d'une anomalie. C'est une expression individuelle de l'homme ; le fruit d'une épreuve unique et intransmissible dans son intégrité, mais que, par effroi ou par ivresse, un écrivain transpose approximativement de son idiome dans la langue universelle.

Plus d'un écrivain s'est tu, parmi ceux en qui l'on pouvait espérer ; de plus d'un autre on aurait souhaité qu'il se tût. La guerre s'éloigne ; les menaces de banqueroute et de révolution semblent disparaître. On se tourne vers la génération qui atteint aujourd'hui trente ans ; et sur le point de l'accueillir, on lui dit : « Vous voici plus calmes, à présent. Vous cherchiez une raison de vivre ; les uns l'ont trouvée dans la vie même ; les autres, apparemment, ont vu qu'on pouvait s'en passer. Ne reconnaîtrez-vous pas que vos attaques, vos désirs de tout remettre en question, et ce que vous appeliez votre tourment n'étaient que criailleries d'ado-

lescents énervés par un bruit de canon assez lointain, ou par un usage précoce du plaisir ? »

Les criailleries ont à peu près cessé, et je ne le regrette pas quand elles font place à une voix plus grave, plus lourde, plus consciente de la partie et de l'enjeu, et de ce que chaque instant apporte d'irrévocable. C'est l'heure où ceux qui ne croient pas s'être trahis prennent envers eux-mêmes un nouvel engagement.

NOTES

NOTES

1. Œuvres de Gide, d'Apollinaire, de Claudel, de Max Jacob... Traduction de Dostoiewsky. Vogue de Rimbaud et de Lautréamont.

2. Lassés d'une idée, nous en défendons une autre. L'admirable est que nous en défendions toujours une autre. Sur le Hoang-Ho, les pêcheurs se servent du cormoran ; c'est comme le pélican un échassier au grand cou et au grand bec. Autour de son cou on passe un anneau, qui l'étrangle un peu. La barque est sur le fleuve ;

passe un poisson ; le cormoran plonge, l'engloutit, mais ne l'avale pas, car l'anneau l'en empêche. On ouvre le bec du cormoran, on prend le poisson, et le tour est joué, la scène recommence. — Mais, dis-je, le cormoran ne se lasse-t-il pas de pêcher toujours sans profit ? — Ho ! le cormoran est si bête. — Si bête ? — Ho ! c'est incroyable comme il est bête.

A la fin pourtant, vient l'heure où l'on fait son révolté. Des doctrines ? Pourquoi faire ? Nous, des doctrines ! Est-ce qu'un grand cœur s'assujettit à une doctrine ? C'est alors qu'on se crée une doctrine de la révolte, de l'indépendance, de l'indoctrination. Un bateau quelque part : — Voyez comme je suis libre. — Petit niais ! et

le pilote à ton gouvernail ?... Un coup de vent détruit pilote et gouvernail, pousse le bateau vers une autre côte : — Voyez cette fois comme je suis libre.

3. On m'a parfois querellé d'avoir usé de cette expression : nouveau mal du siècle. Je l'abandonne volontiers, qui ne l'avais hasardée que comme une image, et savais de reste qu'elle était à la fois trop vague et trop spéciale. J'entendais dire par là que le trouble de notre époque était aussi violent que celui des premiers romantiques. Mais que ce trouble, à côté de caractères particuliers, contînt des éléments éternels, c'était ce que je ne songeais pas à nier, et qui lui donnait, à mes yeux, toute sa gravité.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I 11

CHAPITRE II 39

CHAPITRE III 63

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 15 OCTOBRE 1930
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE
DES ORPHELINS D'AUTEUIL, 40, RUE LA FONTAINE, PARIS

ARLAN

—

UNE

ÉPOQUE

—

SAN
ATRIA